

LA MODE AU XVÈME SIECLE



Le docteur L. Guyon dans diverses leçons, etc., édition de 1610, nous décrit la coutume des dames au XVème siècle dans les termes suivants :

Leurs robes amples et plissées, dont les manches estoient si amples qu'un bouc eust bien entré dedans, et une queue à leurs robes, qui estoit communément longue de six pas. Et assembleyent souz icelles, quand elles les trainoyent par les grandes sales ou églises, forces stercores (ordures) en crottes de chiens, poussières, fanges, et autres saletés; ou si elles ne les laissoyent traîner quand elles estoient au bal, on leur attachoit este inutile queue sur le crochon avec un gros crochet de fer ou un bouton d'os ou d'ivoire. Et cela n'estoit sans beaucoup de charge et fatigue à celles qui les portoyent. Le soir, quand elles s'alloyent coucher, elles avoyent les jambes enfilées, à cause du fais qu'elles portoyent en ce temps-là.

Le crochet de fer dont parie ici Guyon se nommait *troussaire*. Il avait la même destination et à peu près la même forme que les relève-jupes ou *pages* actuellement démolés. Une cordelière terminée par une forte agrafe servait à tenir relevée la longue jupe de la robe. Ceci dit surtout pour les opulentes bourgeoises, car l'immense queue que traînaient après elles les princesses n'eût pu être ainsi maintenue; il fallait qu'un page ou une dame d'atour, parfois même deux ou trois dames d'atour se chargeassent de la porter.

Ces robes, si étouffées du bas, ne l'étaient guère du haut; on les décollait de manière à montrer le plus possible de la poitrine par devant et une bonne partie du dos par derrière. Les jeunes gentilshommes ne s'en plaignaient pas, mais les sermons et les moralistes en gémissaient. Du haut de sa chaire Olivier Maillard tonnait contre la coquetterie des Parisiennes; du fond de son cloître, un austère Franciscaïn, Pierre des Gros, les adjurait de renoncer aux damnable pratiques par lesquelles elles compromettaient leur salut et celui des autres. De fait, les invectives de Maillard ne paraissent pas les avoir beaucoup émus.

Au XVème siècle, les femmes s'efforçaient toujours de faire fine taille. Pour y parvenir, elles n'avaient rien inventé depuis le siècle précédent. Elles continuaient à se serrer dans des ceintures ou bandes d'étoffes dissimulées sous ou sur la chemise. Martin Lefranc, poète mort vers 1460, nous le révèle, et son témoignage ne laisse guère place au doute.

Quant au corset, hommes et femmes n'y avaient point renoncé. Même, s'il faut en croire Martial de Paris, le vaillant Talbot fut tué par un archer qui enviait sa robe et son corset :

Mais tout à coup un franc archier,
Qui Talebot ne congnissoit,
Le tua et fist detrancher,
Pour avoir sa robe et corset.

Le luxe inouï que déploya la cour de Charles VI passe pour y avoir été introduit par Isabeau de Bavière, femme du roi. " On lui donne le los, écrit Brantôme, d'avoir apporté en France les pompes et les gorgiasettes pour bien habiller superbement et gorgiasement les dames." Brantôme cherche à l'en disculper et il a raison.

Isabeau avait, en effet, été élevée dans des habitudes de simplicité; mais elle les oublia bien vite. Transportée au sein d'une Cour où régnaient le faste et la débauche, elle se sentit aussitôt dans le milieu qui convenait à sa nature, et elle n'eut pas besoin d'un long apprentissage pour y donner l'exemple du vice.

Jacques Legrand, religieux Augustin, s'éleva en chaire contre le luxe insolent déployé par Isabeau, surtout contre celui des vêtements " dont elle avait été la principale instigatrice." Partout, disait-il, votre conduite est blâmée par les gens de bien. " Si vous voulez m'en croire, parcourez la ville sous le déguisement d'une pauvre femme, et vous entendrez ce que chacun dit de vous." Il est probable qu'elle ne s'en souciait guère. Mais Legrand avait des imitateurs: le cordelier Jean Petit, le carme Eustache de Pavilly ne cessaient de dénoncer à leurs auditeurs la dépravation de la reine et de ses femmes.

Charles VII n'avait aucun goût pour la parure, mais il tolérait volontiers à sa Cour le luxe des vêtements, surtout chez les femmes, qui conservèrent toujours sur lui un grand ascendant. D'ailleurs, au début de son règne, la pénurie des finances l'eut bien contraint à la simplicité. Durant son séjour à Bourges et à Chinon, sa misère était telle que, dans les comptes de sa maison, on trouve cette mention: " Pour manches neuves remises à un vieil pourpoint du Roy, 20 sols." Durant le procès en réhabilitation de Jeanne d'Arc, Marguerite la Touroulde déposa que son mari Regnier de Bouleigny, jadis receveur des deniers royaux à Chinon, lui avait dit un jour que " de l'argent du roi comme du sien, il n'avait pas en caisse plus de quatre écus." Le fait suivant, attesté par un témoignage semblable, est plus frappant encore. A Bourges, un cordonnier apporte des bottes au roi. Pendant que Sa Majesté en essaye une, le cordonnier apprend qu'il ne pourra être payé comptant. Il se fait rendre les bottes, les emporte, et le roi remet ses vieilles chaussures.

Son royaume reconquis, Charles VII resta le même, casanier, timide, sans envie de briller. Lors du premier mariage de son fils, il était en habit de cheval. Il est juste de dire que Charles arriva de Bourges le matin même de la cérémonie, qu'en outre la future avait alors treize ans et le Dauphin à peine quatorze. Tous deux, pourtant, avaient revêtu " un habit royal."

Louis XI était " très humble en paroles et en habitz." Il " se habilloit fort court, et si mal que pis ne pavoit, et portoit ung mauvais chapeau, différent des autres, et ung image de plomb dessus. Les Castillans s'en moquoient et disoient que c'estoit par chicheté." Ils avaient bien un peu raison, mais la haine du faste y était aussi pour quelque chose. Après la mort de son père, lorsqu'il fit dans Reims son entrée solennelle, il apparaissait couvert d'un habit tout simple en damas blanc et rouge, au milieu d'une escorte resplendissante de velours, d'or et de pierreries.

Il entendait être enterré, non à Saint-Denis, mais à Notre-Dame de Cléry, et il avait lui-même réglé d'avance sa sépulture, commandé son tombeau. Il voulait qu'on l'y représentât en costume de chasseur, courte jaquette, bouseaux (longues bottes collantes) sur des chaussettes collantes, son cor en bandoulière et son chien à ses pieds. Toutefois, condamné au repos sur la fin de sa vie, " il se vestit richement, ce que jamais n'avait accoustumé auparavant, et ne portoit que robes de satin cramoisy,